

Le Samedi

VOL. VI. - NO 15

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.



LE FAVORI.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 SEPTEMBRE 1894



Il paraît que, chez les Esquimaux les jeunes viveurs mangent la chandelle par les deux bouts.

Mettez un cochon dans votre salon, et il va immédiatement se mettre à y chercher de la boue.

Nous voudrions connaître l'individu qui a jamais gagné un dollar à envier le bonheur des autres.

Un bon banqueroutier veille surtout à mettre l'*Avoir* dans sa poche et le *Doit* dans l'œil de ses créanciers.

Il faut être très particulier sur les règles du deuil : une jeune veuve ne devrait manger que des crèmes au chocolat.

Il faut croire à la transmigration des âmes. Ainsi, quand un militaire n'est pas bien dans son corps, il peut passer dans un autre.

Nous avons un grief sérieux contre le département du feu. Sa brigade de pompiers n'est seulement pas capable d'éteindre nos dettes.

L'homme qui se vante de faire plus d'ouvrage avec sa tête qu'avec ses mains, oublie que le piquebois est un oiseau fort maussade.

Quand un homme châtain commence à grisonner, c'est qu'il a cinquante ans. Mais quand il commence à noircir, c'est qu'il en a... soixante.

ON NE LUI EN MONTRE PAS

La jeune ménagère. — Goûte à mon plat ; j'y ai mis tout mon savoir.

Le mari. — Pouah ! Qu'est ce que c'est que cela ?

La jeune ménagère. — Une crème à la rhubarbe ; j'ai suivi la recette de point en point.

Le mari. — D'abord, il n'y a pas de rhubarbe en hiver.

La jeune ménagère, (lui montrant triomphalement une fiole de teinture de rhubarbe). — Comment appelles-tu cela, s'il vous plaît ?

LES FORMULES NOUVELLES



Toto (qui a reçu de sa mère un cours d'étiquette pour son premier bal). — Mademoiselle, voulez-vous avoir le plaisir de danser avec moi ?

LES RESSOURCES DE L'AMOUR

La mère. — Comment ! Se jeter tête baissée dans une pareille folie ! Tu sais bien que le revenu d'Alfred n'augmentera pas ! Vous ne serez pas capables d'avoir vos trois repas par jour avec \$1,000 par année.

— Mais, maman, nous en aurons tant qu'il faut. D'abord, je n'ai besoin que de deux repas par jour, et puis, après tout, si la faim nous prenait trop fort, nous pourrions, de temps à autre, aller dîner chez des amis.

LES DÉBOIRES DE LA VIE

Sophie. — Je crois réellement, Georges, que l'amour nous cause autant de déboires qu'il nous donne de bonheur.

Georges. — Je le crois, en effet.

Sophie. — Par exemple ; n'avez-vous jamais éprouvé ce malaise, cette anxiété, ce tressaillement pénible, cette douleur réelle...

Georges. — Ah ! oui, quand je mange du concombre.

PASSE-DROIT



Le citadin (en villégiature). — Vous ne devriez pas me faire payer le lait ! Ce devrait être gratuit à la campagne.

La paysanne. — Il n'y a que les veaux de campagne qui ont ce privilège. Nous le faisons payer à ceux de la ville.

INJUSTICE FLAGRANTE

La bonne. — Madame, les jumeaux sont dans tous leurs états ce matin ; je ne puis pas venir à bout d'eux.

La maman. — Qu'est ce qu'ils ont donc ?

La bonne. — C'est parce qu'ils ne peuvent avoir chacun leur jour de fête comme les petits Smith d'à côté. Ils disent que c'est par mesquinerie que vous les mettez tous deux sur le même jour.

ÉCHOS DE L'ARMÉE DU SALUT

Le salvationiste, à un curieux. — Jeune homme, faites votre paix avec le Seigneur.

Le jeune homme. — Ma paix ? Nous n'avons jamais eu de querelle. Le fait est que nous ne nous sommes jamais parlé.

EN LIGNE DROITE

Toto. — Est-ce vrai que les hommes descendent des singes ?

Le papa, distrait. — Oui, cher.

Toto. — Et les singes ? De quoi qu'ils descendent ?

Le papa. — Ils descendent des arbres.

UN BEAU COUPLE

Exclamation d'amoureux :

— Je suis transporté de vous voir pendue à mon bras enfin !

— Un joli couple que nous faisons là ! Vous transporté, moi pendue.

LA GRANDE DÉCISION

Deux amis se consultent :

— Après tout, c'est sérieux pour moi. Laid comme il est, il n'y a que son argent qui pourrait me décider.

— Il y a autre chose, ma chère ; il a une maladie de cœur.

BICYCLOGIE

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément !

Je veux chanter, nouvel aède
Dont le Pégase est en acier,
Le géant du vélocipède,
Le trépide et noble coarsier ;
Sublime vélocipédiste,
Je veux chanter ta gloire aussi,
Avec la voix d'un rapsodiste,
Et sur le refrain que voici :

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément !

C'est une idéale monture :
Cheval fougueux sans mors aux dents,
Sans cocher, coquette voiture,
Chemin de fer... sans accidents.
Quant au bicycliste, il abonde
En vertus, et du plus haut prix.
S'il érase parfois le monde,
Ce n'est jamais de son mépris !

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément !

C'est un passe-temps solitaire,
Car, bien qu'on ait le " tandem "
Il est un proverbe, au contraire,
Qui dit : " Non bicycle in itin ! "
Le bicycliste pourtant semble
Sociable avec volupté.
Car, dès qu'il est plus d'un ensemble,
Il fonde une société...

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément !

Bicycliste, de ta machine
Tu veux à bon droit être fier ;
S'ils ne l'ont pas connue en Chine,
Elle ne date pas d'hier !
Songes-y bien, quand tu galopes :
Les dieux en " vélo " voyageaient,
Et, dit-on, le noir des cyclopes
Leur vient des cycles qu'ils forgeaient :

Le bicycle est un instrument
Qui donne bien de l'agrément !

WILLY.

HORS DE SERVICE



La couturière. — Je ne vois pas que la robe de madame soit si vilaine.
La dame. — Mais voilà trois fois que je la mets, et à une réception chaque fois.

CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Un journal scientifique donne les dix conseils suivants :

1o Le sel fait cueiller le lait, et on ne devrait s'en servir, que lorsque le plat est préparé.

2o. L'eau claire et bouillante fait disparaître les taches d'encre et autres sur le linge blanc, et aussi sur les mains.

3o Les tomates bien mûres feront disparaître les taches de fruits ou de thé.

4o. Pour faire blanchir le linge, on y mêle, lorsqu'il est bouillant, une cuillerée de térébenthine.

5o. L'empois est bien meilleur si on y ajoute quelque peu de gomme arabique.

6o. La cire d'abeilles et le sel rendront brillant le fer rouillé.

7o. De l'onguent gris et de l'huile Kerosene, en égale partie, détruiront les punaises.

8o. Si les chaussures sont devenues dures sous l'action de l'eau, l'huile Kerosene les rendra douces et molles.

9o. Imbibez un linge dans l'huile de Kerosene, et frottez en votre théâtre, qui deviendra brillante.

10o. L'eau de pluie et le soda enlèveront les taches de la graisse de roues, etc., sur toute étoffe qui peut se laver.

LES ABEILLES MESSAGÈRES

On avait songé, il y a quelque temps déjà, à utiliser des abeilles au même titre que des pigeons, pour le transport des dépêches : l'idée des abeilles voyageuses semble aujourd'hui abandonnée, mais néanmoins on poursuit des études sur le vol de ces insectes, tant au point de vue de la science pure qu'au point de vue de la pratique agricole.

On s'est demandé d'abord quelle est la vitesse de ce vol. En premier lieu, il faut citer l'opinion de M. Marey, dont tout le monde connaît les belles études sur la locomotion animale, études faites au moyen de ses appareils : il a constaté qu'une abeille donne 190 battements d'aile par seconde, et qu'elle fait de la sorte 4800 pieds à la minute. C'est un joli chiffre, et cependant M. Faudois, à l'aide d'un autre système, évalue à 400 par seconde le nombre des battements, et la vitesse de translation à 9000 pieds. Cela supposerait qu'une abeille peut facilement en 20 minutes aller faire une excursion à au moins 18 milles de la ruche et revenir. Mais beaucoup d'autres observations affirment que le vol normal de cette intéressante travailleuse est beaucoup plus lent, que notamment elle vole très doucement quand elle revient chargée de pollen. D'après des expériences dont parle notre confrère *Scientific American*, des abeilles n'iraient faire leur récolte que dans un rayon de 2 milles, tout au plus de 3, autour de leur ruche. On cite pourtant un apiculteur installé dans une île, à 6 milles de la côte du Texas, dont les abeilles allaient chercher

leur miel jusque sur le continent, mais ce n'est là qu'une exception, et l'on ne doit installer des ruches que si les abeilles peuvent trouver des fleurs à une distance bien moindre.

UN BALLON DE NAPOLEON 1er

M. G. Hermite raconte, dans un article de la *Revue rose* sur les ascensions à grande hauteur, la curieuse anecdote suivante sur le ballon du sacre de Napoléon

« L'expérience de ballon perdu qui a eu le plus de retentissement est certainement celle du fameux ballon du Couronnement. Lors du sacre de l'empereur Napoléon 1er, Garnerin faisait partir du parvis Notre-Dame, à onze heures du soir, au milieu d'un splendide feu d'artifice, un énorme ballon qui enlevait l'aigle impérial et une couronne illuminée de 3000 verres de couleurs : c'était, paraît-il, un spectacle d'une imposante majesté. Le lendemain matin, grande fut la surprise des habitants de Rome en voyant poindre à l'horizon un globe radieux qui n'était autre que le ballon de Garnerin et qui, s'avancant toujours, alla planer sur la coupole de Saint-Pierre et du Vatican, puis s'abaissa, et rasant la terre, laissa une partie de sa couronne sur le tombeau de Néron pour aller s'abîmer ensuite dans les eaux du lac Bracciano. Il semble qu'il avait été conduit ainsi par le doigt de la destinée, ce ballon parti au milieu d'une apothéose triomphale, visitant en un jour les deux capitales du monde, alors que le pape était à Paris, alors que l'empereur s'occupait de poser sur sa tête la couronne d'Italie et indiquant ainsi les triomphes du grand gagnour de batailles, et sa chute, et sa fin, au milieu de l'immensité des eaux, sur les rochers perdus qui ont nom l'île d'Elbe et Sainte-Hélène... Quoi qu'il en soit, cette expérience valut à Garnerin sa disgrâce auprès de l'empereur qui était un peu fataliste. »

L'IDÉE DU CANAL DE PANAMA PARTIE DU CANADA

Le premier, croit-on, qui ait eu l'idée d'un canal interocéanique est Samuel Champlain, de Brouage, en Saintonge, le fondateur de Québec, le colonisateur du Canada. En 1599, dans un premier voyage, il traversa l'isthme, vit Panama, ville fort marchande. Il pensa que si l'on coupait les quatre lieues qui séparent Panama de Portobello, « on raccourcirait le chemin de plus de quinze cents lieues. » Voir *Samuel de Champlain*, par M. Louis Audiat (1893), p. 17.

C. D.

(L'Intermédiaire)

CE QUE PARLER VEUT DIRE



Roubard. — Eh ! bien, docteur, cette pauvre belle-mère a-t-elle une chance d'en revenir ?
Le médecin. — Hum ! Il faut espérer pour le mieux.
Roubard. — Ah ! vraiment ; elle est si basse que cela ?

CONCLUSION

A une lecture publique au Queen's Hall :
Le professeur — Il est reconnu que les femmes blondes sont plus difficiles à conduire que les bruns ou les noirs.

Un auditeur. — Êtes-vous bien sûr de cela ?
Le professeur. — Très certainement, c'est invariable.

L'auditeur. — Dans ce cas, ma femme a beau avoir les cheveux noirs, c'est qu'elle se les teint.

NATURE UN PEU FOLATRE

A la fin d'un pique-nique assez vif :
Premier photographe amateur. — Tu es bon ! Vingt minutes pour photographier une vieille grange !
Second amateur. — La sorcière ! Elle ne s'arrête pas de remuer !

UNE BRAVOURE A REBOURS

(Le capitaine refusant une recrue pour cause de taille.)
La recrue. — Tonnerre ! Je vaud mieux que ceux que vous avez acceptés. Moi, je puis courir de reculons aussi vite que les des tourné.

LES CHOSES QU'ON AIMERAIT NE PAS AVOIR DITES

M. Jonathan Roy. — Mademoiselle, vous êtes ravissante ce soir.
Mademoiselle Pénélope. — Vraiment ! Que les hommes aiment donc à nous leurrer ! Monsieur Gervais me disait justement la même chose il y a une minute.
M. Roy, (décidé à couler son rival) — J'espère que vous ne croyez pas un mot de ce que Gervais peut dire.

IDEALISME



I

—Oh ! ange ! vous cueillez les fleurs, vos sœurs ?

PROCESSION D'ANIMATE

La procession dansante d'Echternach est célébrée dans tout l'Est de la France, de Nancy, de Metz, de Bruxelles, du Rhin, des milliers de curieux se rendent chaque année à Echternach pour y assister.

Dans les vallons boisés du Luxembourg, proches de Trèves, une vieille église abbatiale, consacrée en 1031, abrite le tombeau de son fondateur saint Willibrod. L'abbaye a été dévastée par la Révolution, ses religieux dispersés, ses biens vendus, mais les foules viennent toujours du grand-duché, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, pour implorer l'apôtre des Frisons, le compagnon de saint Boniface.

Ce pèlerinage ressemblerait à tous les pèlerinages, sans sa procession séculaire du mardi de la Pentecôte. Dans les rues d'Echternach se déroule une immense théorie de gens (plus de 12,000 cette année), par paroisse, prêtres et musiques en tête, dansant une façon de pas de bourrée, trois pas en avant, deux en arrière, guidé par la simple mélodie d'un vieil air très rythmé. La

ET

REALISME

première impression en face de cette foule sautante, bondissante, ondulante, n'est d'abord pas très sérieuse, mais la vue de toutes ces physionomies graves, émus d'une foi naïve, finit par toucher, et on pense plutôt à David dansant devant l'arche par pitié.

L'évêque de Luxembourg et le clergé précèdent les pèlerins qui, ayant accompli leur tour de ville (plus de deux heures), montent, en cadence, les 64 degrés conduisant à la chapelle et, toujours dansant, entrent dans l'église et finissent leur vœu par une ronde autour du tombeau de saint Willibrod, qu'ils baisent avec vénération. Pas un cri, pas de tumulte, aucun désordre, les pèlerins repartent sur les poudreuses routes, chantant les litanies de saint Willibrod, qui eut, paraît-il, cette idée de ronde religieuse, aussi son souvenir a survécu, en ce val ignoré, à tous les bouleversements séculaires.

LA COLORATION ARTIFICIELLE DES OISEAUX

Il est peut-être arrivé à quelques uns de nos lecteurs une mésaventure qui consiste à payer fort cher un oiseau doté d'un plumage magnifique, et à ne se trouver ensuite possesseur que d'un vulgaire moineau, quand le petit animal a pris un bon bain : c'est qu'il existe toute une classe d'industriels assez peu délicats qui prennent des oiseaux fort communs, et se livrent sur eux à un véritable tatouage, les peignant des couleurs les plus bariolées, qui ne sont même pas bon teint et qui passent au premier lavage. Mais ce n'est pas de cela que nous voulons parler, c'est d'un procédé scientifique, pour ainsi dire, et qui change bien réellement la coloration propre des plumes : le docteur Sinermann vient de se livrer à une étude spéciale de la matière, et nous lui ferons quelques emprunts.

Un des faits les mieux établis, c'est que des serins nourris avec du poivre de Cayenne changent insensiblement de couleur, et passent du jaune au rouge. Cela vient de ce que ce poivre contient une matière tinctoriale, un principe irritant et une substance huileuse : si l'on fait macérer le poivre dans l'alcool, il perd ses propriétés colorantes ; mais si, même après cette macération, on le fait manger baignant dans de l'huile, il colore à nouveau le plumage des serins.

On a pris des poules toutes blanches, et on les a nourries exclusivement avec du poivre de Cayenne : l'expérience a réussi comme pour les serins, c'est-à-dire qu'elles sont devenues toutes rouges. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le jaune des oeufs de ces poules est d'un beau rouge brillant ; en outre, ces bêtes sont de vrais baromètres vivants, puisqu'elles ont la propriété de changer très sensiblement de couleur quand la température varie. Des expériences analogues ont été faites en nourrissant ces animaux avec des racines d'*orcaniare* (dont le nom savant est l'*Achusa tinctoria*), et l'on a obtenu une coloration violette du plumage.



II

—Mais non, baulti, je ramasse des pissenlits !

CES PGLISSONS D'ACTEURS

Amédée amenait pour la première fois sa femme à l'Académie de Musique. Elle s'y était rendue malgré elle, surtout parce qu'elle souffrait d'un violent rhume de cerveau. Durant la pièce, l'un des acteurs signale au loin, sur la mer, une corvette imaginaire qui saute. Et tendant la main, par hasard, dans la direction de la jeune femme qui éternuait à ce moment-là :

—Tiens, vois toi-même ; elle vient de faire explosion.

—Amédée, dit la jeune femme pâle de colère, viens-t'en, je ne suis pas pour me faire insulter par lui.

L'OCCASION FAIT TOUT

Bertha. — C'est la bonne journée, Arthur, pour demander le consentement de papa.

Arthur. — Est-il de bonne humeur, aujourd'hui ?

Berthe. — Il est furieux ; il vient de recevoir le compte de ma modiste. Il va te dire oui, tout de suite.

UN BON MARCHÉ

M. le curé. — J'ai fait un marché avec mon voisin. Dimanche prochain, je vais aller prêcher dans sa paroisse et c'est lui qui prêchera ici.

Une paroissienne. — Ça va peut-être décider mon mari à venir à la messe.



L'amateur de truffes ne trahit-il pas son origine ?

UN FROID !



Le vieux beau. — Ne consentiriez-vous pas à me laisser prendre la place de votre mari ?
La jeune veuve. — Oh !!! Vous ne pourriez jamais tenir dans son cercueil !

ANCIENS JEUX FRANÇAIS ANGLICISÉS

LE LAWN TENNIS

Le tennis est l'ancienne paume française. On la jouait à couvert, en plein air et sur une pelouse (*lawn*). Dans un de ses dialogues familiers, Louis Vivès décrit minutieusement les règles du jeu de paume, tel qu'on le pratiquait à Paris au XVII^e siècle, et qui sont exactement celles du tennis actuel. La paume faisait tellement fureur à cette époque, qu'un voyageur anglais compte "soixante places de tennis à Orléans et je ne sais combien de centaines à Paris. On dirait que les Français sont tous nés une raquette à la main."

Le tennis n'est donc pas d'origine anglaise. A voir l'étonnement de ce voyageur anglais, on serait même tenté de croire que, de son temps, les Anglais n'en étaient pas très passionnés.

LE JEU DE LA CHOULE

On sait que ce jeu consiste à jeter en l'air un petit ballon que se disputent deux camps, composés, l'un de gens mariés, et l'autre de garçons. Il est encore en usage dans un certain nombre de localités du département de l'Oise. La description de ce jeu, son origine et la manière dont il se pratique, ont été l'objet, de ma part, de recherches que j'ai communiquées à la Sorbonne le 29 mars dernier, lors de la réunion des sociétés savantes.

Ducange pense que le mot *choule* vien de *solea* (soulier), parce qu'on pousse le ballon avec le pied. Est-ce exact ?

ALEXANDRE SORREL.

(L'Intermédiaire.)

QUELQUES BEAUTÉS DE LA LANGUE ANGLAISE

Les perplexités d'un Français arrivé ces jours-ci au Windsor sont dignes de notre sympathie. — Je ne les comprends pas ces messieurs les Anglais, nous racontait-il. Quand j'ai acquitté ma note, j'ai demandé au caissier si je devais autre chose. Il m'a répondu : "C'est vous être *square*." Je cherche le mot *square* dans mon dictionnaire et là j'apprends que je suis *carré*. Un

LE MOYEN D'AVOIR UNE HORLOGE PUBLIQUE, AU VILLAGE

Les clochers de village ont généralement tous des cloches ; mais plus d'un n'a pas d'horloge, ou cette horloge rudimentaire ne possède pas le mécanisme d'une sonnerie. Faire sonner l'heure serait cependant fort utile au village. Plusieurs curés ont pensé ainsi et ils ont tourné la difficulté très ingénieusement.

Ils ont établi tout bonnement une communication électrique entre la pendule de leur presbytère et un marteau disposé convenablement près de la cloche. Parfois, la pendule du presbytère n'est qu'un vulgaire coucou, et cependant le vieux coucou suffit parfaitement à la besogne.

Dans le diocèse de Montpellier, M. l'abbé Passarini, curé à Roquebrun, a réalisé une installation de ce genre. Elle a été faite à ses frais et elle est très appréciée de ses paroissiens. Il suffit de commander le marteau de la cloche par un électro-aimant et de faire passer le courant d'une pile automatiquement, chaque fois que le coucou ou l'horloge tinte l'heure.

Le premier poseur de sonnettes ou l'horloger de la ville la plus proche peut fort bien combiner ce système.

TROP PARLER NUIT

L'amie. — Comment ! Ma bonne Charlotte tout en larmes ! As-tu reçu de mauvaises nouvelles de ton mari ?

Charlotte. — Pire que cela. Il m'écrit de Paris qu'il mourrait d'ennui s'il n'avait pas la consolation de contempler sa photographie et de lui donner mille baisers par jour.

L'amie. — Assurément, il n'y a pas de quoi se désoler pour cela. C'est moi qui serais heureuse de posséder un mari aussi poétique !

Charlotte. — Moi, je le trouve un peu trop poétique. La photographie que j'ai mise sous enveloppe et glissée dans son sac de voyage, est celle de maman ; il n'a pas la mienne.



BONNE RÉCOLTE.

IMPROMPTU

Le soleil radieux buvait au calice des roses ;
des parfums enivrants couraient dans l'air. La
source jolie chanta, sur les dalles blanches ; une
fauvette, au fond du bois, doucement lui répon-
dait :

**

6 juin.

" Mon bien cher Alfred,

" Tu m'étonnes, en vérité, avec tes longues
" incertitudes. Quand je vois des célibataires en
" herbe, qui ont, comme toi, tout ce qu'il faut et
" davantage pour devenir des modèles de maris,
" je songe involontairement à ces farouches petits
" poissons, laissant à peine voir un instant leurs
" belles écailles scintillantes, puis fuyant vite, et
" qu'une ligne habile cherche en vain à tirer de
" leur eau fade et bourbeuse, pour les déposer
" mollement dans quelque piscine parfumée, sur
" un sable de mica et d'or.

" Où j'en veux venir ? voici : je t'ai trouvé, ou
" je me trompe fort, la perle introuvable que tu
" cherches.

" Point trop jeune : vingt ans ; pour toi qui
" n'en a pas trente. Tu es difficile ! je le sais ;
" aussi n'ai je pas jeté mon dévolu à la légère,
" et, quelque perfection que tu désires, la per-
" sonne dont je parle doit être infailliblement de
" ton goût. Brune ? ou blonde... je ne saurais
" trop. Si tu affectionnes les teintes rêveuses et
" douces, il y a, sur toute sa personne, comme
" une ombre mystérieuse, grave, qui tombe de
" ses longs cils baissés, et semble l'envelopper
" tout entière. Préfères-tu la gaieté, le soleil, les
" tons clairs et joyeux de levers d'aurore ? Tu
" verras, dans le moindre de ses sourires, comme
" un rayon pur et éclatant qui l'illumine, en
" répandant autour d'elle des reflets d'ambre et
" d'azur.

" Cette incomparable charmeuse, cette fée,
" doit visiter ma retraite d'ici quelques jours ;
" mais, viens au reçu de la lettre ; faut que je
" t'enseigne à faire ta cour.

" Personne, en ce moment, au château : tu n'y
" trouveras, avec moi, qu'une de mes nièces par
" alliance, pauvre enfant bien triste et un peu
" insignifiante, que j'ai cependant réussi à caser,
" et dont le mariage est convenu avec un gentil-
" homme campagnard. Tu sais combien je suis
" économe, nous ferons les deux noces ensemble :
" cela sera plus gai et moins cher.

" Malgré ce grand esprit d'ordre et d'épargne,
" je n'ai point voulu te ternir le côté poétique en
" agitant la question de fortune et de situation ;
" tu peux, à ce sujet, te reposer entièrement sur
" moi.

" Adieu, je pense te voir sous deux jours. Tu
" ne voudras pas mécontenter ta respectable
" tante, qui n'aime pas à être mécontentée.

" Baronne Jeanne Andrée DES AUBUIS."

**

20 juin.

" Ma bonne et aimable tante,

" Que penserez vous de moi, je me le demande,
" en voyant que je vous ai quittée ainsi ? Vos fiers

LE CARACTÈRE PAR LES OMBRES

(D'après Darwin)



L'homme ne descend pas d'un type
unique, transformé : il y en a qui
croient que le lapin a commencé.

La femme bavarde est évidem-
ment le produit d'un perroquet.

" sourcils vont se
" faire terribles, et,
" ramenant d'un geste
" courroucé, mais tou
" jours coquet, sur
" votre oreille ro e,
" la petite boucle ar-
" gentée qui lui sied
" si bien, vous direz à
" mademoiselle Blan-
" che, votre nièce :
" Blanche, mon ne-
" veu Alfred n'est
" qu'un fou et un
" homme de rien."

" Que faire, pour
" tant ? Si je vous
" eusse avertie de vive
" voix, je connais trop
" votre puissance, et
" je me savais bien
" sûr d'être ensorcelé.

" Croyez-moi, ma
" bonne tante, me ma-
" rier n'est décidé-
" ment point si com-
" mode. Il y a quel-
" que temps encore,
" avant mon séjour
" dans cette maison,
" j'hésitais, du moins ;
" maintenant, pour-
" quoi ? je ne saurais
" le dire — et vous
" voudrez bien me

" faire grâce d'un exa-
" men de conscience
" sur ce point, — je
" comprends que je
" ne me marierai ja-
" mais, quelque belle
" et séduisante que
" soit celle dont vous
" n'avez si bien dé-
" peint tout le char-

" me. Et puisque c'est
" demain que doit
" avoir lieu cette re-
" doutable présenta-
" tion, dussiez-vous
" me traiter d'insensé ou d'homme des bois, comme
" cela vous arrive, je fais, tandis qu'il en est
" temps encore, et dans la crainte même de me
" laisser vaincre.

" Je sais qu'il y va pour moi d'une situation,
" d'une fortune ; mais toutes les richesses du
" monde ne sauraient me faire consentir à ce
" mariage, qui n'amènerait, sans doute, qu'une
" double infortune.

" Ne m'accablez pas de votre colère, et excu-
" sez, en raison de ce qu'il souffre, le plus dévoué
" et le plus aimant des neveux.

" ALFRED."

**

Le soleil paraissait à peine. On n'entendait
aucun bruit dans le château.

Blanche ouvrit la petite porte du parc, et
s'avança dans une allée solitaire. Puis, longeant un bosquet, elle
tourna à droite, et elle se trou-
va dans un délicieux jardin.

Elle s'assit sur un banc tapis-
sé de lierre et de mousse, et resta
longtemps perdue dans une som-
bre rêverie.

Bientôt elle se leva et se mit
à esboufler fiévreusement des
roses. Quelques-unes avec leurs
hautes tiges, venaient caresser
son front brûlant.

Alors, elle se mit à leur parler,
en confidence... " J'ai un grand
chagrin."

Puis elle continuait, à voix
basse. Une petite fleur, tout
près d'elle, put entendre des
mots éparés : "... Je ne veux
même pas le connaître... je ne

IL Y A PRISE ET MÉPRISE



La dame de la maison. — Antoine, ce café n'est pas très bon ; j'ai eu de la peine à
vider ma tasse

Antoine. — C'est qu'il n'y en a plus à l'office. Alors, j'ai pris celui qu'il y a dans le
petit pot, à l'entrée du boudoir de madame.

La dame. — Pouah ! C'est du tabac à priser !

Paimenai jamais... J'en aime un autre... ce grand
jeune homme... qui est si sauvage et qui a l'air
si bon !..."

Et Blanche pleurait.

Alors elle jeta un regard inquiet autour d'elle,
et, craignant d'être surprise, elle essuya vivement
ses yeux, et retourna, en se dirigeant vers le
perron.

Alfred le descendait en ce moment. Il venait
de terminer sa lettre, et partait. Ils se saluèrent
en rougissant ; quand, soudain, Madame des Au-
buis apparaît, l'air courroucé, ému.

— Bonjour, mon neveu ; bonjour, Blanche. Vous
voilà tout étonnés de me voir dehors à une heure
aussi matinale. Eh ! bien, mon cher Alfred, il est
heureux que je fasse ma police moi-même, et que
je t'ai vu déposer ton épître dans le salon. Et !
est-ce laid, de fuir comme un malfaiteur ?

— Mais, ma tante...

— Taisez-vous... Si vous étiez parti de la sorte,
je ne vous l'aurais jamais pardonné. Mais il s'agit
bien d'une autre affaire ! Imaginez-vous mes pau-
vres enfants, que je joue de malheur, et suis dans
tous mes états. Une chose qui n'est arrivée peut-
être à personne au monde, et qui m'arrive... à
moi ! à l'agence la plus habile de l'univers, et
gratuite... par-dessus le marché. Sachez donc que
mes deux idiots, toi, Blanche, ton stupide villa-
geois, et toi, Alfred, ta sucrée de Parisienne, trou-
vent tous deux de belles raisons pour ne point se
marier présentement ; et l'on m'annonce la double
nouvelle ce matin, avant mon lever, en manière
de chant du coq, par deux lettres froides et com-
passées, qui s'embent s'être entendues pour me
mystifier davantage. Eh ! bien, apprenez — conti-
nua Madame des Aubuis, d'une voix formidable
— que cela ne se passera pas ainsi ; sur deux ma-
riages j'en ferai au moins un, ou j'y perdrai mon
titre.

Et, sur ces mots, sans paraître s'arrêter davan-

tage à l'air ébahi des deux jeunes gens, la baronne saisit la petite main fine et potelée de sa nièce, où se trouvaient encore quelques tiges effeuillées des fleurs, et plaça cette petite main dans la main tremblante d'Alfred.

La pauvre Blanche devint pâle comme un beau lis, et, de ses longs cils baissés, tombait une ombre mystérieuse et grave qui semblait, tout entière, l'envelopper : mais, presque aussitôt, dans un joli sourire, un rayon pur, brillant, illumina son doux visage, répandant autour d'elle comme des reflets d'ambre et d'azur. Alors, Alfred, qui reconnaissait tout à coup la gracieuse fée dont lui avait parlé la lettre, bénit sa tante du fond du cœur.

* *

Le soleil, radieux, buvait au calice des roses ; des parfums enivrants couraient dans l'air. La source jolie chantait, sur les dalles blanches ; une fauvette, au fond du bois, doucement lui répondait.

PH. RUDOLPHE.

tions sont très piquantes et ne manquent pas d'être très amusantes. Les chansonnettes sont du meilleur goût et sont couvertes d'applaudissements. Les effets scéniques sont simplement magnifiques et donnent le véritable idéal du réalisme moderne. Delle Carrie Francis joue le rôle d'Ethel Stratton, l'héroïne de la pièce, avec un entrain qui ne laisse rien à désirer, et Delle Hélène Collier remplit à merveille celui de Lily Saunders.

MM. J. H. Hutchison, John Haynes et William Cartwright, du côté des hommes, sont des acteurs de premier ordre. Les dernières représentations de cet amusant mélodrame auront lieu samedi après-midi et le soir.

Le grand drame légendaire : "The Black Crook" sera représenté au Queen's la semaine prochaine avec un éclat et une pompe extraordinaires. Jouée déjà à Montréal, cette pièce, à spectacle grandiose ; a toujours de nouveaux traits et ne manque jamais de faire salle comble. Les frais d'installation sont énormes ; les décors superbes et les corps de ballet tout ce que l'on

leurs différents rôles à la grande satisfaction du public.

Nous rappelons aux retardataires que les dernières représentations de cette charmante comédie auront lieu samedi après-midi et soir. Si vous voulez passer quelques heures agréables, si vous voulez vous amuser, si vous voulez rire, rendez-vous sans crainte au Royal cette semaine.

La grande attraction de la semaine prochaine sera les "Night Owls."

UNE PROPOSITION COMME UNE AUTRE

Edgar. — Ma lemoiselle Edith, j'ai une question à vous poser. Est-ce que... c'est-à-dire, voulez-vous... que...

Edith. — Allez, dites toujours.

Edgar. — Voulez-vous que nos deux noms soient publiés dans les journaux avec un trait d'union entre ?

ŒUFS SUR COMMANDE



Le père Mathurin. — Celle-ci est ma meilleure pondreuse.
Miss Citoline. — Faites m'en donc pondre pour trente sous.

CURIOSITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Le mot *ciseau* pourrait s'écrire *syzo* sans que la prononciation en fût modifiée. Remarquez que pas une seule lettre de l'un des deux mots ne se retrouve dans l'autre. On pourrait sans doute trouver en français quelques autres cas de ce genre ; nos lecteurs peuvent s'amuser à les chercher.

Il n'y a qu'un mot qui renferme les cinq voyelles et une consonne : *oisseau*.

QUEEN'S THEATRE

THE CROSS ROADS OF LIFE

Edmund Collier est toujours le bienvenu à Montréal, où il a laissé depuis longtemps le meilleur souvenir, aussi ses amis et admirateurs se sont portés en foule cette semaine au Queen's pour lui faire une ovation des mieux méritées. "The Cross Roads of Life" est un mélodrame tout nouveau et qui mérite d'être vu. Les situa-

peuvent souhaiter : Coryphées éblouissantes, diaboliques amusants, mégères et sorcières, des temps passés, nymphes et bayadères, jeunes et belles, aux costumes éclatants, tout concourt pour assurer au Queen's une semaine exceptionnelle.

Des matinées auront lieu mercredi et samedi après-midi. Les prix restent les mêmes.

THÉÂTRE ROYAL

"The Prodigal Father" a un succès fou cette semaine au Royal. C'est une comédie farce des plus désopilantes. Impossible de ne pas rire. Les propriétaires de ce théâtre méritent à bon droit l'encouragement du public pour les sacrifices énormes qu'ils s'imposent, en donnant des représentations de premier ordre. M. W. S. K. Mack est sans contredit un chanteur comique hors ligne ; aussi les applaudissements et les rappels ne lui font pas défaut. Il partage les honneurs de la scène avec Mademoiselle Graves, une jeune personne d'excellente mine, qui chante et danse à ravir.

La troupe est excellente et tous s'acquittent de

PARC ROYAL

La grande attraction du jour. Les fameux chevaux dressés de Bristol seront au Parc Royal dimanche prochain.

Ces chevaux sont d'une intelligence rare et accomplissent des tours de force extraordinaires. Profitez donc de cette occasion unique pour voir une exhibition du plus haut intérêt, et rendez-vous en foule au Parc Royal dimanche prochain. Ces chevaux viennent pour la dernière fois à Montréal cette année.

DE VRAIS JUMENTS

Le conducteur. — Quel est l'âge de ces deux enfants, madame ?

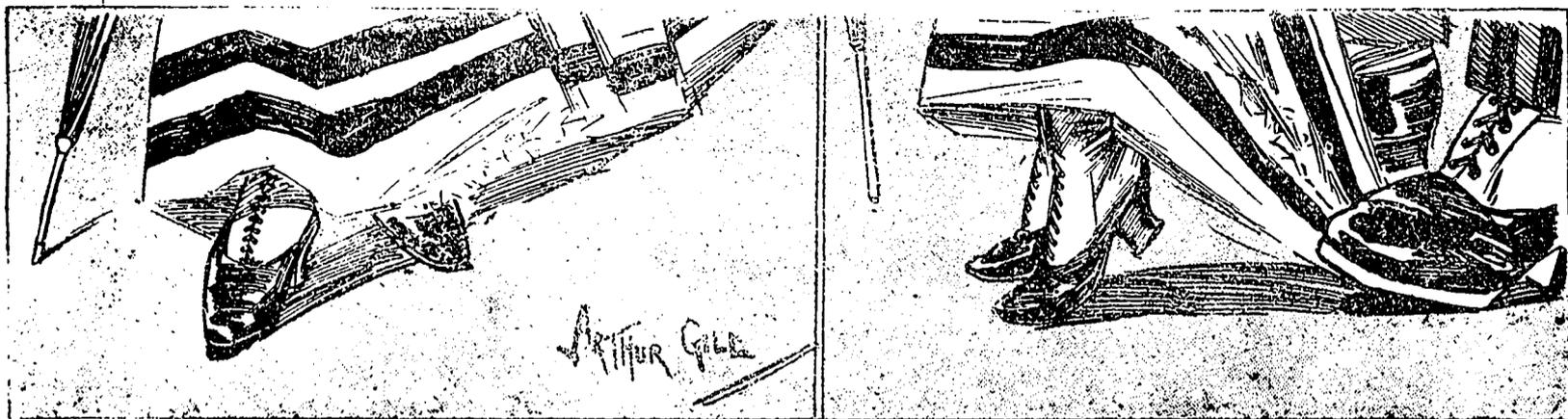
La voyageuse. — Ils ont six ans, monsieur, ils sont jumeaux.

Le conducteur. — Où sont-ils nés ?

La voyageuse. — L'un à New-York et l'autre à Québec.

LA REVUE

(Racontée par une paire de chaussures)

I
Le départ.II
L'arrivée de l'animal.

LE PERE

—La bête!... j'étouffe!... qu'on ouvre les portes! qu'on ouvre les fenêtres!

Quand son asthme le prenait, toute la ferme tremblait. Il était celui en dehors de qui les autres ne comptaient pas. Anna, la vieille épouse, traversait les chambres, encore agile, un doigt sur la bouche :

—Vous, silence! le maître a son asthme.

On savait ce que cela voulait dire. En passant, elle arrêtait à la cuisine la pendule dans sa gainé. L'horloge muette, le temps autour de l'accès paraissait s'immobiliser. Une angoisse alors traînait, les pierres elles-mêmes écoutaient. Or, ce minuit, la crise éclata, terrible. Les autres, soudain, l'avaient glacé; il s'était dressé en paleôve, poigné. Anna, aussitôt, se rua hors des draps; en chemise et pieds nus, elle courut ouvrir la fenêtre. Mais l'asthme redoublait; il tourmentait l'air de gestes immenses. Sa voix, toute grêle et moribonde sibillait :

—Qu'on ouvre toutes les fenêtres! Hou! hou!

Elle tenta d'enfiler ses socques. Il hurla :

—Non, non, les fenêtres!

Les séniles plantaires craquèrent sur les carreaux; elle se dépêchait vers la porte; la quinte s'exaspéra. Il la rattrapa.

—Non, non, ici! qu'on ne me laisse pas seul!

Alors elle aveignit la grande trique en cor nouiller, et frappa violemment dans le plafond: l'aîné des fils couchait dans une soupente au grenier. Et en même temps elle l'appelait, appelait les domestiques. Mais le maître, encore une fois, les poings à la gorge, criait :

—Pas de bruit, au nom de Dieu! que tout le monde se lève, mais pas de bruit!

Des pas sourds, venus des lits, s'orientèrent. Le soleil parut marcher à son commandement, dans la maison nocturne feutrée de silence. A tâtons, ils arrivaient, les fils et les servants, figures de ténèbres stupides et lasses, uniquement conscientes de ceci: Le maître avait son asthme. Et la chambre s'étant emplies, tous aperçurent Anna, les pieds toujours nus sur la brique, et qui, en l'éventant des mains avec force, remuait l'air autour du grand Mathias.

Un lumignon darda, écarlate, les ombres sem-

blent des têtes velues se houscitant vers les murs. Il lança son poing, glapit :

—Non, pas de lumière... tous dehors! Han! han!

Et comme dans l'éloignement leurs dos s'éclairaient, il les rappela, de nouveau cria qu'on ouvre toutes les portes et toutes les fenêtres. Ils se dispersèrent pour obéir. Alors l'hiver des champs entra, mugissant, en rafales, en tourbillons de ténèbres blanches. Les solives gémissent. La nature aussi sembla s'humilier et comme l'homme, se tordre sous l'asthme.

Un instant le mal chôma; il parut respirer avec les poumons de la nuit méchante; subitement, l'accès reprit, plus effrayant. Il hurla :

—Heu! heu! han! La bête! là... là...

Ses côtes se ravinaient; il montrait les trous, y enfonceait les poings. Et toujours il râlait, sa poitrine était battue d'un souffle rauque de turbine. Rigide, les oculaires jaillies des orbites, avec un aboi béant, le grand paysan fit un pas, se dressa sur la mort des campagnes. Les fils remontèrent, se tirèrent droits près du chevet dans le coup de vent furieux rué à travers l'escalier, mais l'accès ne finissait pas; c'étaient comme des grincements de cordes tirant des seaux du fond d'un puits, et les seaux retombaient, et puis encore une fois il fallait les remonter à la poulie.

La vocifération s'étrangla :

—Qu'on allume les chandelles! Han! je crève.

Deux suifs, que l'aîné sortait d'un balut, s'éteignirent l'un après l'autre. Tous deux, à demi consumés, avaient déjà brûlé par des agonies pareilles. On les ralluma, la rafale les éteignit encore. Personne n'osait fermer la fenêtre.

A la fin, l'une des chandelles s'enflamma; la mère l'abritait, grésillante en ses paumes au fond de l'alcôve, cependant que les fils, debout et les mains jointes, à haute voix disaient les prières. Anna priait avec eux. De la cuisine, en même temps, montait l'oraison des mercenaires.

L'asthme, au décours de la nuit, s'allégea. L'ouragan seul ne cessait pas de gronder, dans la tourmente blanche qui hachait l'espace. Mathias, ensuite, fit sur soi le signe de la croix. Il sentait la bête vaincue, serrée en sa bauge. Et l'aube entra livide, sans yeux, comme un visage crucifié. Il fit fermer la fenêtre; une haute neige recouvrait le carreau. La mère, toute raide de

froid, enfin put passer sa jupe et ses bas; mais ni elle ni ses fils ne se recouchèrent; et jusqu'à midi, la ferme, respectant le sommeil du maître, s'arrêta de respirer.

C'était le chef barbare, le patriarche rude et fort des familles primordiales. Le soleil froidissait par dessus l'empan qu'ombrail son pas de haut sexagénaire, et ces pas au large s'étendaient, avaient l'air de s'enfoncer dans les horizons. Comme il était réputé pour sa droiture et sa fermeté, les villages de loin arrivaient le consulter.

Les mots qu'ils disaient étaient assésés comme des coups. Autour de lui tout ploiyait selon l'ordre antique. Sa bénédiction, les soirs, semblait dresser par dessus les terres une croix où il clouait les ténèbres hostiles. La mère le servait à table avec les siens, et seulement, quand ils étaient repartis pour les labours, mangeait, servante résignée. Jamais cette loi n'était transgressée: elle était un peu plus loin de la table aux frairies, quand des convives leur arrivaient.

Un fils, à quatre lieues de la ferme, s'était marié et avait provigné. Le même jour, dans l'après-midi, une carriole franchit les douves. Un homme en descendit, secoua ses sabots sur le seuil, leur apprit le malheur. Ce fils, en charriant au matin, avait chu sous l'attelage; on ne savait s'il passerait la nuit; il avait réclamé sa mère. L'homme, un voisin, avait attelé son plus rapide cheval pour les renseigner et la ramener.

—Mon gâ, mon pauvre gâ! cria la vieille Anna en un élan d'angoisse sèche.

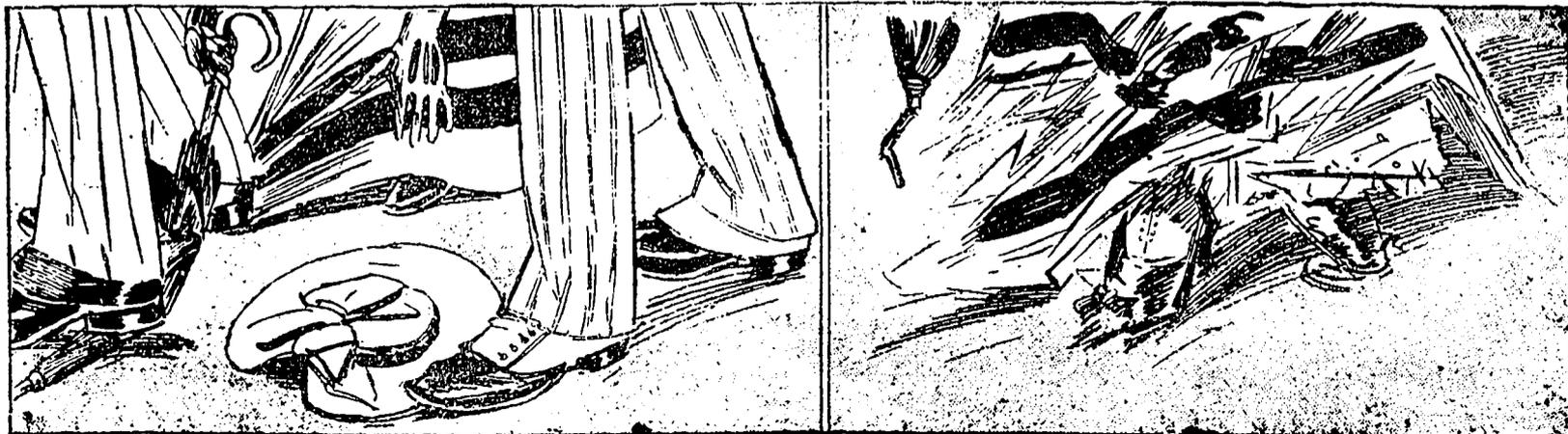
Elle s'était laissé tomber sur la table; ses coudes tremblants battaient le bois comme un tambour. Et ensuite elle tâchait de rapprocher ses mains, les passait lentement l'une sur l'autre, répétait, les yeux obliques en son grand visage de buis :

—Mon pauvre gâ! C'est donc vrai qu'il me demande! Mais je ne peux pas, voilà la nuit, dites-lui que je ne peux pas... Le maître ne voudrait pas. Qui lui ferait son café demain à son lever?

Mathias entra.

—Non, elle ne le peut pas... Mais vous lui direz que j'irai, moi, quand on le portera au cimetière.

(Supp. de la Lanterne.) CAMILLE LEMONNIER.

III
Fin de la course.IV
De retour à la maison.

LA LETTRE DU COUSIN

La fin de la journée est toujours impatiemment attendue par les femmes qui aiment leur mari. A partir du dîner, elles l'ont tout à elles dans les premiers mois de la vie conjugale où le bonheur semble si facile.

Que dira-t-il ? dans quelles régions amoureuses les deux époux placeront-ils leur rêve ce soir-là ! La femme, rentrée au logis la première, reconnaît le coup de sonnette qu'il donne. Si elle l'osait, elle nait au-devant de lui... On a vu pourtant quelques-unes de ces soirées-là être tout à coup troublées...

Roger est entré juste à sept heures pour dîner. Il n'embrasse pas Marthe en arrivant dans le petit salon.

La porte ouverte à deux battants et le dîner annoncé, il s'incline pour la laisser passer sans dire mot et sans chercher à attraper sa menotte, comme il a coutume de le faire.

— C'est probablement à cause de la semaine sainte, pensa-t-elle. Pourtant, moi qui ne suis confessée, je l'embrasserais bien comme à l'ordinaire. Au reste, il doit avoir raison ; les convenances... C'est peut-être de tradition dans sa famille. Mais est-ce qu'il ne m'embrassera plus jusqu'à Pâques. Je n'avais pas prévu cette pénitence-là, par exemple ! Oh ! oh ! il n'y tiendra jamais... Tu n'y tiendras pas mon bonhomme. C'est toujours très bien d'essayer, et il y a déjà du mérite à tenter quand même on ne réussit pas. Voyez ce que c'est : moi, on ne m'a prévenue de rien. J'ai été au moment de me jeter à son cou. Dans quelle confusion j'aurais été ! C'est égal, j'en causerai la prochaine fois avec l'abbé Merveille. Pauvre abbé, il n'avait plus le souffle tantôt ; sa main retombait pour donner l'absolution ; littéralement, il est sur les dents ; sa bénédiction était d'un flasque !

Roger avale son potage Saint-Germain, et épiluche des crevettes d'un air sombre.

Marthe le regarde avec étonnement et hasarde quelques mots :

— Vous ne remarquez pas mon costume, mon ami ! Vous n'êtes guère sentimental ; il est à peu près semblable à mon costume de couvent, celui que j'avais quand vous m'avez vue pour la première fois. J'ai arrangé mes cheveux en petite communiante ; cette toilette de carême est d'une innocence...

— Elle n'est pas comme votre cœur alors, dit Roger.

Marthe croit qu'il veut plaisanter ; pourtant, une vague inquiétude l'envahit. Tout à coup, elle se rappelle que, d'après le conseil de Mgr Philibert, elle a glissé quelques mets gras dans le menu ; mesure de prudence.

Une première année de mariage, il faut tâter le terrain ; c'est l'avis des prêtres éclairés, de voir comment les mortifications seront acceptées. Et, encore, il est urgent de n'en point demander beaucoup à la fois. On avait servi le déjeuner en maigre, et au dîner le maître d'hôtel mettrait devant Roger des plats gras tout servis dans une assiette. Ainsi le mari peut affecter une distraction et ne pas se rendre compte de ce qu'il mange.

On a soin, pour ces occasions là, de couvrir la viande d'une sauce nuance maîtrelote : c'est brunâtre et succulent.

Donc pensant que Roger s'impatiente de voir défilier un dîner maigre. Marthe prend un air fin :

— On a pensé à tout, mon ami ; je ne vous dis que cela. Il y en aura : chut, patience ; et déguisé si bien que vous pourrez nier, petit gâté.

— Dégui-é ! c'est votre fort !

— Moi ! je n'y goûterai pas. Oh ! je veux me mortifier...

— Vous avez raison, vous ne pourrez jamais vous mortifier assez...

— Pas plus que d'autres, j'espère. Je vous mènerai demain au sermon. C'est toujours convenu, n'est-ce pas ? Et je vais vous raconter ce soir celui d'aujourd'hui ; c'était d'un beau !

— Avant de prêcher les autres, il conviendrait de vous examiner, madame.

— Madame !

Marthe est interdite. Elle a les larmes aux yeux.

— Roger, vous avez assez plaisanté ; cela ne m'amuse plus du tout. Où donc sont vos bons yeux pour moi ? Je vous en prie, ne rions plus.

— Rire ! Jamais je n'en eus moins envie, madame !

— Ah ! encore ! Je t'en supplie...

Roger ne répond rien. Marthe pleure dans son assiette.

— Pensez à vos gens, et tenez-vous, je vous prie ; je veux sauver de la situation ce que je puis.

Et Roger retombe dans un silence lugubre. Il mange de tout, ne fait pas grâce d'une minute à Marthe, qui ne mange rien. Après trois quarts d'heure d'angoisses pour elle, il se lève de table, la fait passer devant lui et la suit dans le petit salon. A peine le café est-il apporté et la porte refermée, que Marthe s'approche de lui. Il a repoussé ; elle tombe sur un fauteuil et sanglote :

L'ART DE SE DÉBARRASSER D'UN IMPORTUN



M. Tava Bourr. — Quel rôle ai-je dans votre pièce ?

Le principal personnage. — Vous êtes le père de Théron.

M. Tava Bourr. — Très bien ; qu'ai-je à faire ?

Le principal personnage. — Vous êtes mort depuis dix ans quand la pièce commence.

Mais Roger reste menaçant.

— Parlez-moi. Dis-moi en quoi j'ai pu te déplaire. On ne tue pas les gens sans leur dire en quoi ils ont mérité la mort. Vous êtes très méchant, et je erois vraiment que je ne vous aimerais plus. Mais dites-moi que vous m'aimez toujours.

Roger s'est servi gravement une tasse de café. Il la boit à petites gorgées, puis fait signe à Marthe qu'il va enfin parler.

Les sanglots s'apaisent. Elle essuie ses yeux, s'apprête à écouter et à répondre. Jamais ce petit salon n'a eu semblable aspect. Ordinairement, le mari et la femme sont blottis sur un canapé bas, les jambes allongées sur un pouf capitonné. Maintenant, ils sont placés de chaque côté de la cheminée et se lancent des yeux suppliants et furibonds.

— Ah ! Roger, je ne me remettrai jamais de tout ceci.

— Taisez-vous ; écoutez-moi. Vous allez tout savoir. Dans la journée, je suis entré dans votre chambre, vous étiez sortie.

— Mon ami, j'étais à l'église ; demandez à vos gens.

— Ne m'interrompez pas ; je suis donc entré, dis-je, dans votre chambre pour trouver des cartes de visite à nos deux noms ; je n'en avais plus, et je désirais en mettre une aujourd'hui même chez la marchale à cause de son invitation à dîner.

— Eh bien ! il y en avait dans le meuble que vous m'avez donné pour corbillon. Comment, mon ami, c'est là ce qui vous fâche ? Vous m'avez torturé le sang... Comment ! c'est parce qu'une carte vous manque quand vous en avez besoin que vous vous irritez contre moi ? Ah ! vous n'êtes guère patient. Il y en avait, de ces cartes : je les vois d'ici dans le second petit tiroir à gauche ; et il y en a de vous tout seul aussi. Je les aime, moi, celles-là ; je les range, je les lis et je dis : " Ça, c'est lui, c'est mon mari."

— Ne me fatiguez pas de votre bavardage. J'ai

CHANGEMENTS DE SAISONS DISPENDIEUX



I

II

III

Après avoir passé l'hiver à... l'arrière fait souvent qu... on salua comme ceci.

LES BLASÉS



Toto, lisant. — "Il y avait une fois, une grenouille..."
Lili. — Pouah! Je parie que c'est une princesse. Continue.

trouvé les cartes que je cherchais et j'ai trouvé autre chose! ajoute Roger d'un air courroucé.

—Quoi donc?

—Cherchez!

—Voyons: oh! cela ne sera pas difficile; ce petit meuble contient les objets auxquels je tiens le plus.

—Vous l'avez?

—Mais oui, mon ami, je l'avoie, et si vous le voulez, je vous dirai pourquoi, et vous m'approuverez. Roger, soyez-en sûr.

—Parlez, je vous écoute.

Marthe a la tête si troublée qu'elle ne sait par où commencer sa nomenclature; et pourtant tous ces objets-là lui sont aussi chers que familiers. Son mari les connaît: d'où vient sa colère? Est-ce que par hasard les tiroirs étaient mal rangés? Ou bien a-t-elle par aventure serré des bonbons ou des gâteaux avec des souvenirs précieux? Cela serait une étourderie qu'elle regretterait, mais qui ne lui semblerait pas mériter une telle scène.

—Parlez-vous, enfin? Vous demandez à tout avouer, et puis vous gardez le silence: preuve de votre embarras.

—Ne croyez pas cela, Roger; seulement, je me disais que vous étiez peut-être un peu sévère pour une petite miette de chocolat peut-être bien...

—Vous avez un aplomb diabolique de dire ceci.

—Non, pas cela... Eh bien! ne vous fâchez plus, vous devez avoir raison; mais enfin, qu'est-ce que vous avez trouvé?

—Ah! vous n'osez plus le dire vous-même.

—Oh! si, oh! mais si; je commence, au contraire... Nous disions donc des cartes de visite, mon porte-cartes en émail, mon carnet de bal avec pavés de perles, que vous m'avez donné.

—Abrégez, abrégez; tous ces détails sont inutiles; je dirai même... oiseux dans la situation présente.

—Deux chapelets en lapis et en malachite, une croix indulgencié et des reliques de la sainte Vierge.

—Vous n'étiez pas digne de posséder ces reliques-là.

—Une petite bouteille d'eau bénite; un médaillon qui contient des cheveux de ma grand'mère.

—Après?

—L'alliance de votre mère, que vous m'avez donnée et que je ne porte pas parce qu'elle est trop grande...

—Oh! si j'avais su ce que je sais, jamais je ne vous l'aurais confiée; continuez.

—Les gants que je portais le jour de notre mariage...

—Après?

—Je ne sais plus... vous me faites peur.

—Vous savez parfaitement, et je vous aiderai, d'ailleurs, s'il en est besoin, pour que vous vous retrouviez au milieu de toutes vos sensibleries. Achevez, je vous prie.

—Ah! j'y suis, vos rubans de décorations fanés. Oui, voilà comme nous sommes, nous, Roger, je collectionne vos vieux rubans; c'est bête si vous voulez, et pourtant on pourrait trouver cela gentil; mais il paraît que vous n'en êtes pas touché...

—Après, après? vous ne vous apercevez donc pas que je suis au supplice...

—Eh! Seigneur! pas plus que moi.

—Direz-vous la vérité, enfin! Qu'y avait-il encore?

—Rien que je sache.

—Vous osez le dire...

—Mais oui, je crois, je ne me souviens de rien autre... Ah! si, attendez une lettre...

—Ah! enfin!

—Une lettre de mon amie Caroline, et savez-vous pourquoi elle est là? C'était la première qui m'ait été adressée sous votre nom, j'étais mariée de la veille; Caroline a eu la fantaisie de m'écrire, et j'ai été si contente de voir mon nom là écrit, que je me suis promis de la garder toujours...

Voilà, j'ai tout dit, Roger, ne me torturez pas, et dites-moi, à votre tour...

—Vous n'avez pas tout dit.

Marthe se lève épouvantée. Roger va à la porte pour s'assurer qu'il ne peut être entendu; il revient, s'approche de la malheureuse, qui tremble comme la feuille, et dit avec une rage qu'il cherche vainement à concentrer.

—Il y avait une autre lettre?

—Non!

—Quelle impudence!

Tout à coup, Roger tire un papier de sa poche et le montre à Marthe.

—Tiens, elle était là, répondit-elle de l'air le plus tranquille. Eh bien, vrai, je ne le croyais pas; je croyais qu'elle était avec les papiers de famille; car, vous le savez, il est mort mon pauvre cousin et je garde cette lettre, parce qu'il n'en écrira jamais plus d'autres, et que ma tante, un jour, sera peut-être contente d'avoir cette lettre de son fils. Vous comprenez, quand la première douleur sera calmée, elle trouvera une consolation à lire ces mots de raison tracés par...

—N'achevez pas, car vous me faites horreur!

Marthe recule et va cacher sa tête dans les coussins du canapé. Il lui semble qu'elle devient folle. Qu'a-t-elle donc fait pour mériter tout cela? Comment la lettre d'un cousin qu'elle voyait trois fois l'an au parloir, et qui lui apprend dans cette unique missive qu'il l'aime, qu'il l'a demandée en mariage, qu'on la lui a refusée et qu'il part, peut-elle la rendre indigne de l'amour de Roger?

Elle pleure et n'ose plus regarder autour d'elle. Il lui semble que tout croule et qu'elle entre dans la nuit éternelle.

—Ainsi donc, non contente de recevoir une lettre compromettante, vous l'apportez sous mon toit! Ce n'était point assez d'être une fille sans foi, il fallait être une épouse coupable! Je vous permets de parler maintenant, mais vous ne trouvez rien à dire: j'en étais sûr.

—Non, rien: je ne croyais pas mal faire...

—Mais alors, que faut-il donc dire pour inquiéter votre conscience! des crimes!

—Je ne dis pas cela... Mais vraiment, sur mon salut...

—Ne jurez pas: assez de faux serments; vous repentez-vous au moins?

—Oui, je me repens de vous avoir affligé, et je ferai tout ce que vous voudrez pour être pardonnée, tout en jurant que je n'ai rien fait de mal... Pardon, puisque vous le voulez.

COLLECTION FACILE



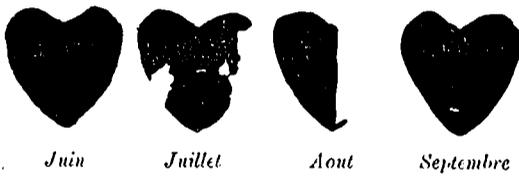
Alfred. — Tu me parais de bonne humeur.

Henri. — Oui, je viens de gagner un pari avec ma femme.

Alfred. — Elle ne te le paiera pas.

Henri. — Je suis certain que oui. Je lui ai parié trois soirs de sortie pour moi la semaine prochaine contre une robe neuve.

Les variations d'un cœur de jeune fille



Juin Juillet Aout Septembre

Marthe est désespérée. Elle se tord les mains, roule sa tête sur les coussins, mais enfin, pourtant, elle a beau s'interroger, elle sait bien qu'elle adore son mari ; elle ne sort pas de là. Une lettre, qu'est ce que cela prouve ?

— Ecoutez-moi, dit elle en se levant et en retrouvant un peu de calme ; je ne comprends pas ; mais ordonnez, disposez de mon sort ; je subirai tous les châtimens que vous m'indigerez...

— Oh ! je ne suis pas un bourreau ; seulement, nous nous séparerons, madame, ma dignité l'exige, et dès demain...

Marthe se précipite à ses genoux :

— Ne plus vous voir, ne plus être aimé ! j'aime cent fois mieux mourir ! Je ne sais pas ce que j'ai fait, mais je ne veux pas vivre sans toi.

Marthe s'agenouille, comme la femme adultère. Roger, qui commence à avoir le cœur gros de sa mauvaise plaisanterie, la relève et la prend dans ses bras pour la porter sur le canapé.

— Ecoute-moi, mon amour : la lettre de ton cousin est bête à faire plaisir, mais il y a quelque'un de plus bête que lui... c'est toi ! Comment as-tu pu croire que tu avais fait quelque chose de mal ?

— Mais moi, je ne sais plus rien que ce que vous dites ; je ne crois plus rien que vous ; vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer ; je crois en vous et ne sais rien de plus.

— Eh bien ! crois que je t'adore ! J'ai été au contraire tout attendri en fouillant dans tes tiroirs ; le bagage que tu as apporté ici, ton bagage de fiancée est celui d'une sainte, et j'ai failli pleurer. Plût au ciel que chacun possédât le pareil ! Tu as donc vu bien pour ?

— Oui ; les petites filles sont peureuses...

— Vois tu, il nous plaît à nous, hommes, de nous faire redire qu'on nous aime et qu'on n'a jamais aimé que nous ; tous les moyens sont bons pour nous le faire répéter sans cesse.

— Comment, toute cette scène était pour savoir si je tremblerais au souvenir de mon cousin ?

— Oui ; on a peine à croire qu'il existe une créature aussi pure que toi. J'aime à regarder ton âme, comme j'étudie ta beauté ; l'amour a de ces férociétés-là. Pardonne moi !

ANGE BÉNIGNE.

LA MOUZOUNA DU SAVETIER

Un riche Algérien, à la veille de son départ pour la Mecque, reçut la visite d'adieux de ses amis et de ses voisins. Avant de se séparer, chacun lui confia une petite somme pour l'achat de menus objets qu'il apporterait à son retour d'Arabie. Parmi ses voisins il comptait un savetier, pauvre et chargé d'enfants. Celui-ci vint le dernier et lui donna une mouzouna, sans désigner le souvenir qu'il souhaitait pour sa modeste pièce.

Le lendemain le riche citadin partit pour rejoindre, aux environs de Laghouat, la caravane

LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ



La grenouille. — Comment as-tu passé l'été ?
La tortue. — Ça marche bien lentement. Et toi ?
La grenouille. — Superbe ; une sauterie continuelle.

des pèlerins, qui s'était formée au Maroc, et allait grossissant à mesure qu'elle traversait le sud des provinces barbaresques.

Après un long et pénible voyage la caravane arriva à la Mecque. Les cérémonies du pèlerinage accomplies, notre voyageur songea au retour. Il n'oublia pas les commissions de ses compatriotes ; mais il lui fut impossible d'acheter le moindre souvenir avec la mouzouna du savetier : tout ce que lui présentaient les marchands coûtait davantage.

Cependant un pauvre derviche, misérablement vêtu, aborda le pèlerin et lui montra un maigre chat, qu'il cherchait à vendre.

— Combien veux-tu de la bête ? dit en souriant le pèlerin.

— Donne-moi ce que tu voudras, répondit le derviche.

— Je t'en offre une mouzouna, ajouta l'Algérien.

— Accepté ! s'écria le malheureux, qui courut sans retard se régaler d'un petit pain.

Quelques semaines après, la caravane campait aux portes d'Alexandrie. Le voyageur voulut saluer en passant le pacha de cette ville, qui était de ses amis.

Celui-ci le reçut avec bonté, et l'invita à dîner pour le lendemain.

A l'heure du repas, le pacha et son hôte se dirigèrent vers la salle à manger ; mais, arrivé sur le seuil, l'Algérien recula plein d'épouvante :

de partout, au point que l'Algérien dut faire l'acquisition d'une cassette qui se trouva à moitié pleine d'or, au bout de quelques jours.

Le sultan qui régnait alors sur l'Égypte entendit parler du chat ; il voulut en devenir l'heureux possesseur, et pour l'obtenir il consentit à le payer deux fois son poids en or. Cette grosse somme acheva de remplir la cassette que l'honnête voyageur destinait à son véritable propriétaire, le pauvre savetier d'Alger.

Songeant à la joie qu'éprouverait son infortuné voisin, le pèlerin s'achemina vers sa ville natale, et après un an d'absence il recevait les embrassements de sa famille.

Avertis de son arrivée, ses voisins vinrent le féliciter de son heureux voyage. Tous reçurent les souvenirs qu'ils avaient demandés, à l'exception du savetier qui se retira humblement, sans rien réclamer, perdu dans le groupe des nombreux visiteurs.

— Pourquoi, lui dit le riche, ne m'as-tu pas demandé ta commission comme les autres ?

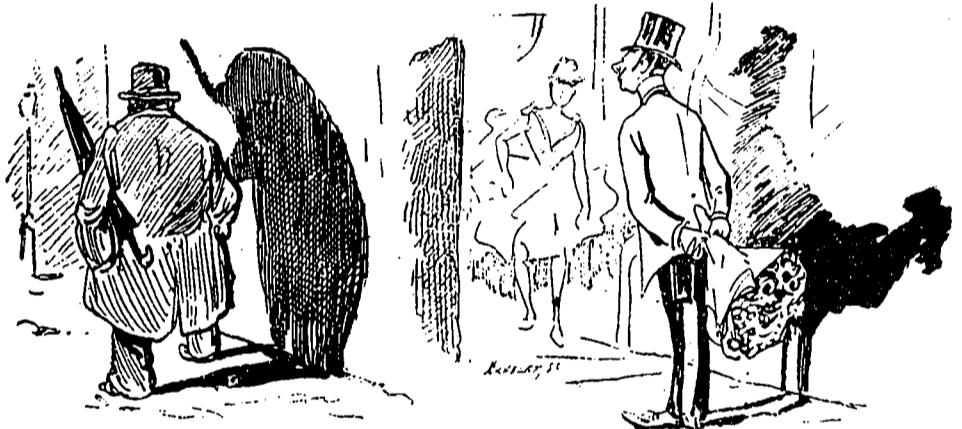
— Seigneur, ajouta le savetier, je n'ai pas osé vous en parler, persuadé qu'avec ma mouzouna vous n'aviez pas acheté grand-chose.

— Tiens, dit le pèlerin, voilà ce que j'ai acquis avec ta mouzouna ; et en même temps il lui montra la cassette pleine de pièces d'or.

— Ne vous moquez pas de moi, s'écria le pauvre ; Dieu punit les riches qui se jouent de leurs frères déshérités !

— Je ne plaisante pas, ajouta avec bonté le

UN PEU DE DARWINISME



On retrouve l'éléphant comme ancêtre...

Il y a des gens qui en faisant la roue racontent qu'ils viennent des croisades, et dont l'ancêtre fut un simple paon...

vingt esclaves nègres, de vrais hercules, le regard menaçant et armés d'énormes bâtons, étaient debout autour de la table.

— Rassure-toi, dit le pacha à son ami, je vais t'expliquer la présence de ces esclaves : les rats pullulent dans notre pays, et, à peine avons nous mis la table que ces voraces animaux fondent en masse sur les plats pour nous dispenser la nourriture ; et les nègres que tu vois, sont postés là pour repousser les attaques de ces rongeurs.

— Mais, j'ai un excellent remède contre les rats ! s'écria aussitôt le pèlerin ; attends, je vais te l'apporter.

Un moment après l'ami du pacha reparut avec la cage qui renfermait le chat acheté à la Mecque. Il ouvrit la cage, et l'animal bondit sur les rats et en fit un vrai carnage, à la joie des deux amis qui purent causer tranquillement en prenant leur repas.

Le pacha enchanté retint encore quelques jours son hôte, et le pria de lui prêter son chat afin de purifier sa demeure des rats qui l'infestaient.

A cette époque il n'y avait plus de chats en Égypte ; vingt ans auparavant un mal inconnu les avait tous détruits.

Bientôt la nouvelle se répandit dans toute la ville qu'un étranger de passage avait un chat avec lui. Alors chacun voulut posséder le destructeur de rats, au moins pendant quelques heures. Tous se disputaient pour l'avoir ; mais le pèlerin ne consentait à le louer que moyennant cinq pièces d'or par heure.

Malgré ce prix élevé les demandes affluaient

pèlerin, cela l'appartient.

Le savetier demeurait incrédule. Alors pour venir à bout de ses résistances le pèlerin lui raconta la curieuse histoire de son chat.

Lorsque le récit fut achevé, le savetier finit par accepter la cassette.

— Seigneur, dit-il en quittant son consciencieux dépositaire, puisse Dieu augmenter votre bonheur et prolonger le cours de votre précieuse existence !

Il courut, plein de joie, annoncer la nouvelle à sa femme et à ses enfants, et tous remercièrent le Seigneur qui s'était servi d'une humble pièce de monnaie et d'un chétif animal pour les arracher à la misère.

DARADOUËL.

TOUTES LES MOITIÉS NE SONT PAS SEMBLABLES

Ils étaient assis au clair de la lune.

Elle prit une pomme, la coupa en deux et lui dit :

— Quelle moitié préférez-vous, la grosse ou la petite ?

— Ni l'une ni l'autre, lui répondit-il solennellement.

La pauvre enfant était atterrée de ce refus.

Et il reprit :

— Ce que je veux, c'est une meilleure moitié.

Elle en avait une précisément sous la main : il l'eut.

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du DR. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

 Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. 

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

No. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

SUR LA PLAGE



La mère.—Crois-moi, mon enfant, monsieur Durand sera pour toi un excellent mari, bien élevé, riche, d'un grand avenir ; j'ai beau chercher je ne lui connais qu'un tout petit défaut.

La fille.—Lequel, maman ?

La mère.—Il fume !... Il est vrai que c'est uniquement le cigare "Nectar".

La fille.—Oh, dans ce cas, maman, ce n'est plus un défaut du tout et... j'accepte.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

III

EN DÉRIVE

(Suite).

Et lorsque M. Cascabel songeait à cela, lui, si philosophe, si enclin à prendre les choses par leur bon côté, il levait les mains au ciel, il maudissait la malechance, il s'accusait de tous ces désastres, oubliant qu'ils étaient dus à ces coquins qui l'avaient volé dans les gorges de la Sierra Nevada, et auxquels la responsabilité de cette situation incombait tout entière.

En vain Cornélia essayait-elle de l'arracher à ses sombres pensées, par de bonnes paroles d'abord, par de violentes objurgations ensuite ! En vain ses enfants et Clou lui-même réclamaient-ils leur part dans les conséquences de ces funestes décisions ! En vain répétaient-ils que ce projet de voyage avait eu l'assentiment de toute la famille ! En vain M. Serge, en vain la "petite caille" cherchaient-ils à consoler l'inconsolable César !... Il se refusait à rien entendre.

"Tu n'es donc plus un homme ?... lui dit un jour Cornélia, en le secouant d'importance.

—Pas tant que toi, en tout cas !" répondit-il, tandis qu'il reprenait son équilibre, quelque peu compromis par cette admonestation conjugale.

Au fond, Mme Cascabel était pleine d'inquiétude pour l'avenir ; mais elle sentait la nécessité de réagir contre l'abattement de son mari, si résistant jadis aux coups de la mauvaise fortune.

Cependant la question de nourriture commençait à préoccuper M. Serge. Tout d'abord il importait que l'alimentation fût assurée jusqu'au jour où il serait possible de faire route à travers l'icefield, puis aussi jusqu'au jour où la *Belle-Roulotte* aurait atteint la côte sibérienne. Inutile de compter sur la chasse, à une époque où les bandes d'oiseaux de mer ne passaient plus que rarement au milieu des brumes. La prudence, par suite, conseillait de se rationner, en prévision d'un trajet dont la durée pouvait être longue.

Ce fut dans ces conditions que le glaçon, irrésistiblement entraîné par les courants, arriva à la hauteur des îles d'Anjou, situées au nord du littoral asiatique.

IV

DU 16 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE

C'était en s'en rapportant à l'estime que M. Serge croyait être à la hauteur de ce groupe d'îles. Autant que possible, dans chacune de ses observations quotidiennes, il avait tenu compte de la dérive, évaluée à une quinzaine de lieues par vingt-quatre heures en moyenne.

Cet archipel, qu'il ne put apercevoir, est situé, d'après l'indication des cartes, par 150' de longitude et 75° de latitude, soit à une centaine de lieues du continent.

M. Serge ne se trompait pas. A la date du 16 novembre, le glaçon se trouvait au sud des îles d'Anjou. Mais à quelle distance ? Même en utilisant les instruments dont se servent d'habitude les navigateurs, elle n'aurait pu être relevée, ne fût-ce qu'approximativement. Avec le soleil, dont le disque ne se montrait que pendant quelques minutes à travers les brumes de l'horizon, l'observation n'eût donné aucun résultat. On était dès lors entré dans la longue nuit des régions polaires.

Maintenant, le temps était détestable, bien que le froid tendit à s'accroître. La colonne thermométrique oscillait un peu au-dessous du zéro centigrade. Or, cette température n'était pas encore assez basse pour opérer la soudure des icebergs, épars à la surface du bassin arctique ; par conséquent, aucun obstacle ne pouvait enrayer la dérive du glaçon.

Cependant, entre les échancrures de ses bords, il se formait déjà de ces solidifications partielles, auxquelles les hiverneurs donnent le nom de "bay-ices," quand elles prennent naissance au fond des étroites criques d'une côte. M. Serge, aidé de Jean, ne cessait de surveiller ces formations, qui ne tarderaient pas à s'étendre à toute la surface de la mer. La période glaciale serait alors dans sa plénitude, et la situation des naufragés se modifierait "en mieux," — ils l'espéraient du moins.

Durant la dernière quinzaine de novembre, la neige ne cessa de tomber avec une abondance extraordinaire.

Chassée par les rafales, elle s'accumula en masses épaisses contre le rempart établi autour de la *Belle-Roulotte*, et l'eût bientôt exhaussé notablement.

En somme, cette agglomération ne présentait aucun danger, et même, mieux protégée contre le froid, la famille Cascabel y trouverait avantage. Cornélia pourrait, en effet, économiser le pétrole, le réserver en entier pour les besoins de la cuisine. Cela était à prendre en sérieuse considération ; lorsque ce liquide minéral serait épuisé, comment le remplacerait-on ?

Circonstance heureuse d'ailleurs, la température restait supportable à l'intérieur des compartiments, — trois ou quatre degrés au-dessus de zéro. Elle remonta même, lorsque la *Belle-Roulotte* fut ensevelie sous la masse de neiges. En ces conditions, ce n'était pas la chaleur qui risquait de manquer, c'était plutôt l'air, auquel tout accès allait être interdit.

Il y eut alors lieu de procéder à un déblayage, et chacun eut sa part de cette fatigante besogne.

M. Serge commença par faire dégager le couloir qui avait été réservé en dedans du rempart. On prit que l'axe de ce passage fût orienté vers l'ouest. Sans cette précaution, il aurait été obstrué par les chasses-neige de l'est.

Tout danger n'était pas écarté, cependant, ainsi qu'on le verra bientôt.

Tout danger n'était pas écarté, cependant, ainsi qu'on le verra bientôt.

Il va sans dire que les naufragés ne quittaient la *Belle-Roulotte* ni jour ni nuit. Ils y trouvaient un sûr abri contre la tourmente, contre le froid qui tendait à s'accroître, ainsi que l'indiquait l'abaissement lent et continu du thermomètre.

Néanmoins, M. Serge et Jean ne négligeaient point de faire leurs observations chaque jour, au moment où de vagues lueurs coloraient et horizon, sous lequel le soleil continuerait à décliner jusqu'au solstice du 21 décembre. Et toujours cet espoir déçu, d'apercevoir quelque baleinier

hivernant dans ces parages, ou cherchant à gagner un port du détroit de Behring ! Toujours cet espoir trompé, de voir le glaçon définitivement fixé à quelque icefield, qui se raccorderait au littoral sibérien ! Puis, tous deux, rentrés au campement, ils essayaient de reporter sur la carte la direction présumée de leur dérive.

Il a été dit que la chasse avait cessé de fournir du gibier frais à l'office de la *Belle-Roulotte*, depuis son départ de Port-Clarence. Qu'aurait pu faire Cornélia de ces oiseaux de mer, dont il est difficile d'enlever le goût huileux ? En dépit de ses talents culinaires, ptarmigans et pétrels eussent été mal reçus des convives. Aussi Jean se dispensait-il de dépenser son plomb et sa poudre contre ces volatiles d'origine par trop arctique. Toutefois, lorsque son service l'appelait au dehors, il ne négligeait point de prendre son fusil, et, un jour, dans l'après-midi du 26 novembre, il eut l'occasion de s'en servir. En effet, le bruit d'une détonation arriva au campement, et presque aussitôt la voix de Jean qui appelait à son aide se fit entendre.

Cela ne laissa pas de causer une certaine surprise, mêlée d'inquiétude. MM. Serge et Cascabel, Sandre et Clou, suivis des deux chiens, s'élançèrent au dehors.

"Accourez !... Accourez !... criait Jean.

Et, en même temps, il allait et venait comme s'il eût voulu couper la retraite à quelque animal.

"Qu'y a-t-il ? demanda M. Cascabel.

—Il y a que j'ai blessé un phoque, et qu'il va nous échapper, si nous lui laissons gagner la mer !"

C'était bien un amphibie de grande taille, blessé à la poitrine, qui rougissait la neige de son sang. Et, sans nul doute, il aurait réussi à se dérober, n'eût été l'arrivée de M. Serge et de ses compagnons. Clou se jeta bravement sur l'animal, qui avait renversé le jeune Sandre d'un premier coup de queue. Le phoque fut maîtrisé, non sans peine, et Jean, lui appliquant le canon de son fusil sur la tête, lui fit sauter la cervelle.

Ce n'était pas là un fameux gibier pour les convives habituels de Cornélia, mais c'était du moins une importante réserve de chair pour Wagram et Marengo. Si les deux chiens avaient possédé le don de la parole, ils auraient remercié Jean de leur avoir procuré cette bonne aubaine.

"Et, au fait, pourquoi les animaux ne parlent-ils pas ? dit à ce propos M. Cascabel, lorsque tout le monde fut installé pour dîner.

—Par cette raison très simple qu'ils ne sont pas assez intelligents pour parler, répondit M. Serge.

—Penseriez-vous donc, demanda Jean, que le défaut de parole est dû à un défaut d'intelligence ?

—Oui, certes, mon cher Jean, du moins chez les animaux supérieurs. Ainsi le chien possède un larynx identique à celui de l'homme. Il pourrait donc parler, et, s'il ne le fait pas, c'est que son intelligence n'est pas assez développée pour qu'il puisse exprimer ses impressions par la parole."

Thèse au moins discutable que soutenait là M. Serge, mais qu'admettent quelques physiologistes modernes.

Il convient de noter qu'une modification se produisait peu à peu dans l'esprit de M. Cascabel. Bien qu'il se reprochât toujours d'être responsable de cette situation, sa philosophie reprenait le dessus. Habitué à se tirer des plus mauvaises passes, il ne pouvait croire que sa bonne étoile se fût éteinte... Non ! un peu obscurcie seulement. Jusqu'alors, d'ailleurs, la famille Cascabel n'avait pas été très éprouvée par les souffrances physiques. Il est vrai que si les dangers s'aggravaient, comme il y avait lieu de le redouter, peut-être son moral en serait-il atteint ?

Aussi, en prévision de l'avenir, M. Serge ne cessait-il d'encourager tout ce petit monde. Pendant les longues heures inoccupées, assis à la table sous la clarté de la lampe, il causait, il instruisait, il racontait les diverses particularités de ses voyages en Europe et en Amérique. Jean et Kayette, l'un près de l'autre, l'écoutaient avec grand profit, et, à leurs questions, il répondait toujours par quelque réplique instructive. Pour conclure, s'autorisant de son expérience, il en arrivait à dire :

« Voyez vous, mes amis, il n'y a pas à désespérer. C'est un solide glaçon qui nous porte, et il ne se brisera plus maintenant que voilà les froids régulièrement établis. Remarquez, en outre qu'il se dirige du côté où nous voulions aller, et que nous voyageons sans fatigue, comme si nous étions sur un navire. Un peu de patience, et nous arriverons à bon port.

— Et qui de nous désespère, s'il vous plaît ? lui répondit ce jour-là M. Cascabel. Lequel se permet de désespérer, monsieur Serge ? Celui qui désespérera sans ma permission, je le mettrai au pain sec !

— Il n'y a pas de pain ! riposta le gamin de Sandre.

— Eh bien, au biscuit sec alors, et, sans compter qu'il sera privé de sortie !

— On ne peut pas sortir ! fit observer Clou de Girofle.

— Assez !... J'ai dit !

Pendant la dernière semaine de novembre, la chute des neiges avait pris des proportions fabuleuses. La masse des flocons était telle qu'il avait fallu renoncer à mettre le pied au dehors — ce qui occasionna une grave catastrophe.

Le 30, de grand matin, au moment où il se réveillait, Clou fut surpris de la difficulté qu'il éprouvait à respirer, comme si l'air eût été impropre au jeu des poumons.

Les autres dormaient encore dans leurs compartiments d'un sommeil lourd et pénible, à faire croire qu'ils subissaient un commencement de suffocation.

Clou voulut ouvrir la porte de l'avant train, afin de renouveler l'air... Il ne put y parvenir.

« Eh là ! monsieur patron ! » cria-t-il d'une voix si puissante qu'il réveilla toute la *Belle-Roulotte*.

Aussitôt M. Serge, M. Cascabel, ses deux fils, se relevèrent, et Jean de s'écrier :

« On étouffe ici !... Il faut ouvrir la porte !

— Je n'ai pas pu... répondit Clou.

— Les volets alors ?... »

Mais comme ces volets se rabattaient à l'extérieur, ils résistèrent également.

En quelques minutes, la porte fut démontée, et l'on comprit pourquoi il avait été impossible de l'ouvrir.

Le couloir ménagé autour de la *Belle-Roulotte* était rempli par la masse des neiges que la rafale y avait accumulée, et non seulement ce couloir, mais aussi le passage qui établissait une communication à travers le rempart de glace.

« Est-ce que le vent a changé ?... demanda M. Cascabel.

— Ce n'est pas probable, répondit M. Serge. Il ne serait pas tombé tant de neige, s'il avait remonté à l'ouest... »

— Il faut alors que le glaçon ait tourné sur lui-même, fit observer Jean.

— Oui... cela doit être, répliqua M. Serge. Avisons d'abord au plus pressé... Il s'agit de ne pas se laisser asphyxier, faute d'air respirable ! »

Et aussitôt, Jean et Clou, armés d'une pioche et d'une pelle, se mirent à la besogne, afin de débayer le couloir. Rude travail, en vérité, car la neige durcie le comblait tout entier et devait même recouvrir la *Belle-Roulotte*.

Pour opérer rapidement, il fallut se relayer les uns les autres. Comme on ne pouvait rejeter la neige au dehors, il fut nécessaire de la rentrer dans le premier compartiment, d'où, sous l'action de la température interne, réduite presque immédiatement en eau, elle s'écoulait au dehors.

Une heure après, la pioche n'avait pas encore percé la masse compacte du couloir. Il était impossible d'aérer l'intérieur de la voiture, et la respiration y devenait de plus en plus embarrassée par manque d'oxygène et excès d'acide carbonique.

Tous, haletants, cherchaient en vain quelque bouffée d'air pur dans cette atmosphère presque irrespirable. Kayette et Napoléone se sentaient prises d'étouffement. Très visiblement, c'était Mme Cascabel qui semblait le plus en danger. Kayette, dominant son malaise, essayait de lui donner des soins. Ce qu'il aurait fallu pouvoir faire, c'eût été d'ouvrir une des fenêtres afin de renouveler l'air, et, on l'a vu, les volets étaient extérieurement maintenus par la neige comme l'avait été la porte.

« Courage !... courage ! répétait M. Serge. Nous avons déjà gagné six pieds à travers le massif... La couche ne doit plus être épaisse maintenant ! »

Non ! elle ne devait plus l'être, si la neige avait cessé de tomber... Mais peut-être tombait-elle encore !

Jean eut alors l'idée de pratiquer une trouée à travers la couche qui formait plafond au dessus du couloir — couche moins considérable peut-être et probablement moins dure.

En effet, ce travail put être fait dans de meilleures conditions, et, une demi-heure après — il n'était que temps ! — la trouée donnait accès à l'air extérieur.

C'est fut un soulagement immédiat pour tous les hôtes de la *Belle-Roulotte*.

« Ah ! que c'est bon ! s'écria la petite Napoléone en respirant à pleine gorge. »

— Oui ! répondit Sandre, qui se poulérait. C'est même meilleur que des confitures ! »

Il se passa quelques minutes avant que Cornélie se fût remise d'un commencement d'asphyxie tellement sérieuse qu'elle avait été sur le point de perdre connaissance.

Le trou ayant été élargi, les hommes se glisèrent jusqu'à la crête du rempart de glace. Il ne neigeait plus, mais tout était blanc jusqu'aux dernières limites du regard. La *Belle-Roulotte* avait entièrement disparu sous cet amoncellement qui formait une énorme bosse au milieu du bloc flottant.

En consultant la boussole, M. Serge put constater que le vent soufflait toujours de l'est, et que le glaçon avait fait un demi-tour sur lui-même — ce qui avait changé son orientation cap pour cap. C'est ce qui avait produit à travers le passage cet encombrement de neiges.

Le thermomètre en plein air, n'indiquait que six degrés au-dessous de zéro, et la mer était libre, autant qu'on en pouvait juger au milieu d'une obscurité presque complète. Il convient d'observer, d'ailleurs, que si le glaçon avait fait un demi-tour, après avoir été saisi par quelque remous sans doute, il n'avait jamais cessé de dériver vers l'ouest.

Aussi, dans le but d'obvier à cette éventualité, qui entraînerait des conséquences si déplorables, M. Serge crut devoir recourir à une nouvelle précaution. Sur son avis, on creusa à travers le rempart un second couloir à l'opposé du premier. Quelle que fût l'orientation du glaçon, il y aurait toujours communication avec le dehors. Donc plus à craindre que l'air fit défaut à l'intérieur.

« Tout de même, dit M. Cascabel, pour un fichu pays, c'est un fichu pays ! A peine est-il bon pour des phoques, et son climat ne vaut pas le climat normand ! »

— J'en conviens volontiers, répondit M. Serge. Mais que voulez-vous, il faut le prendre comme il est !... »

— Parbleu ! je le prends, monsieur Serge, je le prends... mais en horreur ! »

Non, brave Cascabel, ce n'est pas le climat de la Normandie, ni même celui de la Suède, de la Norvège, de la Finlande, pendant leur saison d'hiver ! C'est le climat des pôles, avec sa nuit de quatre mois, ses rafales hurlantes, le poudroiement continu des neiges, et le voile épais de ses brumes qui le laissent sans horizon !

Et que d'inquiétudes il y avait à entrevoir pour l'avenir ! Après la dérive, lorsque le glaçon serait immobilisé, lorsque la mer ne formerait plus qu'un immense icelfield, à quel parti s'arrêterait-on ? Abandonner la *Belle-Roulotte*, franchir sans elle quelques centaines de lieues jusqu'au littoral sibérien, cela était vraiment effroyable, quand on y songeait ! Aussi M. Serge se demandait-il s'il ne serait pas à propos d'hiverner à l'endroit même où s'arrêterait le bloc flottant, de garder jusqu'au retour de la belle saison l'abri de cette maison roulante, qui ne roulerait plus jamais sans doute. Oui ! à la rigueur, passer la période des grands froids en ces conditions n'eût pas été impossible ! Mais, avant le relèvement de la température, avant la débâcle de la mer Arctique, il faudrait avoir quitté le lieu d'hivernage, il faudrait avoir traversé le champ de glace, qui ne tarderait pas à se dissoudre !

Les naufragés n'en étaient pas là, du reste, et

il serait temps d'aviser, lorsque l'hiver prendrait fin. Il y aurait à tenir compte de la distance à laquelle on se trouverait du continent asiatique, en admettant qu'il y eût quelque moyen de l'estimer. M. Serge espérait que cette distance ne serait pas très considérable, puisque le glaçon avait, invariablement, suivi la direction de l'ouest, après avoir doublé les caps Kekournyi, Cheliagskyi, Buranoff, et dépassé le détroit de Long et le golfe de la Kolyma.

Que ne s'était-il arrêté à l'entrée de cette baie ! De là, il eût été facile encore de rejoindre la province des Loukaghirs, dans laquelle Kabatchkova, Nijne-Kolymsk et autres bourgades auraient accueilli les naufragés. Un attelage de rennes aurait pu être conduit jusqu'au lieu d'hivernage et ramener la *Belle-Roulotte* sur le continent. Mais étant donnée la vitesse de la dérive, M. Serge comprenait bien que cette baie aurait dû être laissée en arrière, et aussi les embouchures de la Tchoukotchia et de l'Alazir. Pour l'arrêter, la carte n'offrait plus que le barrage de ces archipels connus sous la dénomination d'îles Anjou, îles Liakhoff, îles de Long. Et, sur ces îles, inhabitées pour la plupart, comment trouverait-on les ressources nécessaires à un rapatriement du personnel et du matériel ? Cela vaudrait mieux, pourtant, que d'aller se perdre dans les extrêmes parages des régions polaires !

Le mois de novembre venait de finir. Il y avait trente-neuf jours que la famille Cascabel avait quitté Port-Clarence pour s'aventurer à travers le détroit de Behring. Sans la rupture de l'icefield, elle eût pris terre à Numanan depuis cinq semaines déjà. Et, maintenant, arrivée dans les provinces méridionales de la Sibérie, quelque bourgade lui aurait offert un refuge assuré contre les dangers de l'hiver arctique.

Pendant la dérive ne pouvait durer longtemps. Le froid s'accroissait graduellement, et le thermomètre descendait sans oscillations. Examen fait de l'îlot de glace, M. Serge put constater qu'il s'accroissait chaque jour par l'adjonction des morceaux d'icebergs, au milieu desquelles il se frayait un passage. Sa surface s'était élargie d'un tiers, et même, dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre, un énorme bloc vint se souder à lui par l'arrière. La base de ce bloc plongeait assez profondément sous les eaux et le courant lui imprimait une vitesse supérieure, il en résultait que le glaçon dut faire un demi-tour et le suivit, comme s'il eût été à sa remorque.

Avec les froids plus vifs et plus secs, le ciel s'était complètement rasséréné. Le vent soufflait maintenant du nord-est — circonstance heureuse, puisqu'il portait à la côte sibérienne. Les étoiles étincelantes du ciel arctique éclairaient ces longues nuits polaires, et, fréquemment, des aurores boréales inondaient l'espace de leurs lumineuses effluences, disposées comme les feuillets d'un éventail. Le regard s'étendait jusqu'à l'extrême horizon, limité par les premiers échelons de la banquise. Sur le fond moins assombri, cette chaîne de glaces éternelles dessinait ses crêtes vives, ses croupes arrondies, la forêt de ses pics et de ses aiguilles. C'était un émerveillement, et les naufragés en oubliaient un instant leur situation si critique, en admirant ces phénomènes cosmiques, particuliers aux régions hyperboréennes.

La dérive avait diminué de vitesse, depuis le changement du vent, et c'était le courant seul qui la produisait désormais. Il était donc probable que le glaçon ne serait pas entraîné très loin vers l'ouest, car la mer se prenait dans les intervalles des icebergs. Jusqu'ici, il est vrai, cette "young-ice", comme disent les baleiniers, céda au moindre choc. Les blocs, dispersés au large, ne laissant entre eux que d'étroites passes, le glaçon se heurtait parfois à des masses considérables ; mais, après une immobilité de quelques heures, il se remettait en route. Néanmoins, il fallait prévoir un arrêt très prochain, qui durerait pendant tout l'hivernage.

Le 8 décembre, vers midi, M. Serge et Jean s'étaient rendus sur l'avant du glaçon. Kayette, Napoléone et Sandre les avaient accompagnés, étroitement enveloppés de fourrures, car le froid était vif. Vers le sud, c'est à peine si une légère leur indiquait que le soleil passait au méridien. L'incertaine clarté qui flottait à travers l'espace,

était due sans doute à quelque lointaine aurore boréale.

L'attention était vivement sollicitée alors par les mouvements des icebergs, leurs formes bizarres, les chocs qui se produisaient et aussi les culbutés de quelques blocs dont la base, rongée en dessous, ne pouvait plus assurer l'équilibre.

Soudain, l'iceberg, qui s'était soudé deux jours avant, oscilla, fut culbuté, et dans sa chute, brisa le bord du glaçon qu'il inonda d'une énorme lame.

Tous s'étaient reculés précipitamment; mais, presque aussitôt, des cris retentirent:

"A moi!... A moi!... Jean!"

C'était Kayette... Elle se trouvait sur le fragment qui venait d'être détaché par le choc, et elle était emportée.

Mais ce morceau de glace, pris par un courant latéral, s'éloignait en longeant l'arête du glaçon, alors immobilisé par un remous. Encore que quelques instants, et Kayette aurait disparu au milieu du flottement des icebergs.

"Kayette!... Kayette!... criait Jean.

"Jean... Jean!" répéta une dernière fois la jeune Indienne.

En entendant ces cris, M. Cascabel et Cornélia venaient d'accourir... Ils étaient là, terrifiés, près de M. Serge, qui ne savait que faire pour sauver la malheureuse enfant.

En ce moment, le bloc de glace s'étant rapproché à une distance de cinq ou six pieds, Jean, s'élançant d'un bond avant qu'on eût pu le retenir, retomba près de Kayette.

"Mon fils! Mon fils!" s'écria Mme Cascabel.

Lui secourir était impossible. En sautant, Jean avait repoussé le glaçon qui portait Kayette... Tous deux ne tardèrent pas à disparaître entre les icebergs, et bientôt même on cessa d'entendre leurs cris qui se perdaient dans l'espace.

(A suivre)

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 25 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

PARC ROYAL
DIMANCHE, 16 SEPTEMBRE
APRÈS-MIDI ET SOIR

Attraction Extraordinaire
LES FAMEUX
CHEVAUX ET PONIES DRESSÉS
De BRISTOL

Au grand complet, pour la dernière fois à Montréal.
Grande parade dans les rues Samedi.
RENDEZ-VOUS EN FOULE
Portes ouvertes à 1 h. et 7 h. P.M.
ENTRÉE, 10 Cts. — ENFANTS, 5 Cts.

QUEEN'S - THEATRE

Semaine commençant Lundi, 10 Sept.
Tous les soirs à 8 1/2 heures. Matinée Samedi à 2 1/2 hrs p.m.

EDMUND COLLIER

l'acteur romantique par excellence dans le nouveau drame à sensation de Garrick et Collier

"THE CROSS ROADS OF LIFE"

Semaine commençant Lundi, 17 Septembre,
"THE BLACK CROOK"

avec un déploiement extraordinaire de nouveaux décors et mises en scènes, surpassant tout ce qui a jamais été vu jusqu'à ce jour.

Matinées: Mercredi et Samedi à 2 1/2 hrs p.m.
Prix—25c., 50c., 75c., \$1.00. Sièges en vente au théâtre de 10 a.m. à 10 p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux hôtels.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, 10 Sept.
APRÈS-MIDI ET SOIR

Comédie-farce la plus drolatique et la plus amusante

"THE PRODIGAL FATHER"

Une comédie, une représentation, une intrigue. Une compagnie organisée pour produire l'amusement. Une pièce provoquant une série ininterrompue d'épisodes humoristiques, spirituels, plaisants. Plus de rires, de chansons et de danses que peuvent en produire toutes les comédies-farces réunies. Nouvelles musiques, nouvelles spécialités, nouvelles variétés.

Prix—10c., 20c. et 30c. Sièges réservés, 10c. extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.
Semaine suivante: "Night Owls."

A VENDRE!

Un Magnifique TERRAIN VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur
AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

NO 516 RUE CRAIG

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 23 août 1894

36,027

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"

Ils sont **FATS** à la MAIN avec le meilleur Tabac choisi de la HAVANE

Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

15c CHACUN
Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.
Tabac venant du grand district de Yumbaguero
"LA SOÑADORA"
Reina Victoria Flor Fina
Yumbaguero
ou 2 pour 25c

10c NET
Arôme exquis
"REINA VICTORIA EXTRA"
CREME DE LA CREME

4 POUR 25c
Feuille de Havane
"CONCHA ESPECIAL"
CREME DE LA CREME

Crema de la Crema Cigar Co. - - - Montreal

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

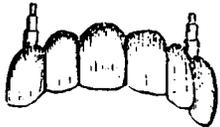
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR GODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18 94



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROSSEAU, L.D.S.
av. 1 35 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

J. W. BLANCHET
MARCHAND

10-13 RUE NOTRE-DAME
Tient constamment en mains un assortiment de **Mercuries**

pour hommes, des plus complets et dans les derniers styles.
Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. Tel. Bell 1565.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Esg. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL
avril 7 95

JOSEPH BROSSEAU

Marchand de Bois de Sciage
Constamment en mains les Bois Francais de toutes sortes, Pin, Epinette, Fruche, Lattes, Charpente, etc.
BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1 95

POIRIER, BESSETTE & CIE
IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées avec soin et promptitude.

MESQUINERIE



Fred — C'est un fier pingre que ton père ! Un cordonnier devrait chausser son enfant mieux que cela.
Tom. — Tu peux parler ! Ton dentiste de père a l'effronterie de laisser sortir ton petitfrère rien qu'avec deux dents.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

N'achetez pas un article inferieur. Le meilleur moyen pour cela, **ACHETEZ LES ALLUMETTES DE E. B. EDDY.**

21 juil. 95.

The Pirimite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire
ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: **Chambre 217 N. York Life**

— ET —
Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31-94